

JOHAN FAERBER

LES PLUS BELLES
DE *Marcel*
PENSÉES
PROUST

ARMAND COLIN

Maquettes de couverture et intérieure : Manon Bucciarelli

© Armand Colin, 2018

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62277-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

Préambule	5
Qui sommes-nous ?	11
Pourquoi aimer ?	31
Comment trouver le bonheur ?	59
Qu'est-ce que la mémoire ?	75
Comment vivre en société ?	91
Comment réussir en politique ?	107
Peut-on vaincre la mort ?	119
À quoi sert l'art ?	133
Bibliographie	151
Références des citations	153

PRÉAMBULE

« **L**à où la vie emmure, l'intelligence perce une issue¹ », « les paradoxes d'aujourd'hui seront les préjugés de demain² » ou « le regret est aussi un amplificateur du désir³ » : telles sont les quelques pénétrantes maximes et autres célèbres aphorismes que Marcel Proust essaime tout au long de sa vie aussi bien dans *À la recherche du Temps perdu*, son vaste roman, que dans sa volumineuse correspondance. Si, à l'évidence, l'écrivain à la chambre de liège, sans doute l'un des plus célèbres du XX^e siècle, s'illustre indéniablement par ses talents de romancier, il se révèle également remarquable par ses fines réflexions philosophiques et morales qui fondent son esthétique.

De fait, s'il possède la tenace réputation d'être l'auteur de phrases longues et amples, Proust est aussi et surtout, dans ses lectures comme dans son écriture, un grand amateur, encore méconnu, de phrases brèves, incisives et sèches qui tirent autant de leçons morales des différentes expériences vécues. Car ce romancier que l'on tient à juste titre pour l'un des premiers de la modernité littéraire a toujours été fasciné par le classicisme du XVII^e siècle moraliste français et, en particulier, par *Les Maximes* de La Rochefoucauld et *Les Caractères* de Jean de La Bruyère. Modèle explicitement cité dans *La Recherche*, La Bruyère s'impose pour Proust comme l'idéal d'une écriture soucieuse de clarté et de mesure qui sait faire montre d'une sagesse atemporelle sur le compor-

tement humain. Derrière le souci romanesque de construire de multiples intrigues, Proust ne fera ainsi jamais mystère de son ambition de moraliste. Des aphorismes que, jeune mondain, il goûtait alors dans les salons jusqu'à ses plus tardives pensées d'homme solitaire et reclus, Proust n'a cessé d'explorer cet art de la maxime qu'il définissait de la sorte : « Les maximes les plus belles sont celles où la pensée seule semble avoir placé chaque mot. »

C'est à la recherche de ce Proust moraliste que le présent volume entend se lancer en rassemblant ses plus belles pensées. Se dessinera progressivement ici le portrait trop souvent négligé mais pourtant éminemment précieux d'un Proust épris de morale, posant en costume d'honnête homme comme on disait alors au XVII^e siècle des hommes désireux de saisir au mieux la nature humaine. Mais, avant d'aller plus loin, que faut-il précisément entendre par Proust moraliste ? Quel est le sens profond des différentes pensées recueillies ici ?

Peut-être faut-il commencer par dire qu'à l'instar de tout moraliste, Proust cherche avant tout à approfondir la connaissance de l'homme pour l'aider à mieux vivre dans sa vie quotidienne. Pour Proust, comme pour les classiques du XVII^e siècle, s'il n'est guère possible de réformer l'homme, tout du moins peut-on espérer pouvoir lui faire prendre conscience de ses défauts et de ses faiblesses en livrant autant de pensées et leçons sur ses états d'âme. En dévoilant les lois générales du comportement humain et en dépit pourtant de sa méfiance proverbiale pour la médecine, Proust peut être considéré à bon droit, de maxime en maxime, comme un véritable médecin de l'âme.

Animé d'un esprit médical, Proust offre dans *À la recherche du Temps perdu* un portrait des maux qui, avec violence, frappent l'homme. À travers des personnages qui sont autant de types humains caractéristiques de certaines vertus ou

de certains vices, Proust brosse ainsi une riche galerie de caractères au sens de La Bruyère. Du baron de Charlus à la duchesse de Guermantes en passant par Charles Swann, Odette de Crécy, Albertine ou Marcel le Narrateur, Proust fustige tour à tour l'incommunicabilité entre les êtres, la puissance destructrice de la jalousie qui n'est que le symptôme de l'impossibilité de chacun à aimer ou encore la quête toujours inassouvie du bonheur.

Par touches successives, à l'occasion de maximes égrenées au fil des différents épisodes de son roman, Proust finit par dessiner une terrible morale du genre humain. Qu'il s'agisse des hommes ou des femmes, sans distinction aucune de genre ni de classe, l'existence de chacun est hantée par la mort. Souveraine, elle étend son inexorable empire sur les premières et dernières pensées de tout être. Noir constat s'il en est car, décidé à libérer l'âme de l'aveuglement que lui cause son amour-propre, le regard de Proust sur l'homme et, en particulier, sur ses plus proches contemporains, se fait aussi impitoyable que lucide.

Cependant, s'il s'attache pour l'essentiel à dessiner le portrait de l'homme, Proust n'en oublie pas moins, dans le sillage de La Bruyère, d'appréhender également avec le plus d'acuité possible les mécanismes sociaux et politiques de son temps, la Belle Époque. Il s'agit ainsi pour lui, en examinant ces brillantes et fastueuses années qui, en France, précèdent la Première Guerre mondiale, d'encore mieux mesurer la place de l'homme dans un monde de plus en plus complexe sinon confus.

C'est pourquoi, chez Proust, la peinture de la société occupe une place de premier ordre dans la mesure où, présenté comme une mécanique irrationnelle, le monde obéit à une vaste comédie inhumaine aux rites profondément inconsistants et veules dont le moraliste doit dénoncer les illusoires et futiles valeurs,

à commencer par la plus flagrante et destructrice d'entre elles : le snobisme. La leçon se fait là encore grave et tragique : pour Proust, dès que l'homme tente de sortir de lui-même, il commet l'erreur de croire que la mondanité peut constituer le sommet de son existence. Il ne parvient pas immédiatement à reconnaître sa profonde nature qui est, avant tout, solitaire.

Pourtant, si sombre soit-elle, la morale de Proust use souvent de l'ironie la plus cinglante aussi bien que de la satire la plus féroce. Comique, brillante et divertissante, la critique proustienne n'affirme nullement l'intention de blesser les femmes et les hommes dont il s'attache à peindre les vices. Profondément humaniste, le romancier insiste sur la part de plaisir dans l'instruction morale qu'il dispense. À l'enseigne d'Érasme sous le patronage duquel La Bruyère se plaçait déjà, Proust désire, avant tout, avertir et non mordre, être utile et non blesser et, enfin, servir la moralité, et non lui faire obstacle. Volontiers pessimiste, le moraliste proustien n'en oublie cependant pas d'être profondément bienveillant.

En effet, au milieu de la fugacité des passions politiques, du snobisme des gens du monde ou encore des nationalismes de peuples aveuglés de gloire, assoiffés d'or et avides de sang, il existe néanmoins un salut inouï dans la morale proustienne. L'homme peut se croire mortel, errer toute sa vie durant dans le malheur et se croire au comble du désespoir, il sera cependant sauvé. Comme le découvre avec ravissement Marcel au dernier tome de *La Recherche*, dans *Le Temps retrouvé*, l'art pourra retrouver la vie en réussissant à vaincre la mort et la destruction du temps. Car, conclut Proust, seul l'artiste sait ressusciter, par la puissance de sa vision, un passé que chacun pensait mort à jamais. Pour Proust, la morale ultime de toute existence réside ainsi dans l'art et l'exercice patient et lumineux de la littérature.

En digne et flamboyant héritier des classiques, Proust offre alors avec *À la recherche du Temps perdu* un livre qu'il souhaite parfait en réponse à un monde qu'il juge invariablement imparfait. Car, pour Proust, le monde est un violent chaos : seule la phrase, petite ou grande, peut mettre en échec le désordre du monde et ses impitoyables aléas. Partant, c'est dans l'esprit d'un viatique de la philosophie proustienne contre les tourments de l'existence que sont donc rassemblées ici les plus belles pensées de son auteur. Les grandes questions morales qui traversent *À la recherche du Temps perdu* et l'existence de chacun sont réparties en huit chapitres distincts qui recueillent successivement les maximes de Proust sur l'âme humaine, l'amour, le bonheur, la mémoire, la société, la politique, la mort et enfin l'art. Elles tracent toutes le chemin d'une pensée qui, à l'usage du monde et de tous, peut servir de profond guide de vie en démontrant combien, à la manière d'un anti-guide de développement personnel, l'échec est une des étapes nécessaires de toute existence.

Car, en définitive, ce n'est pas le moindre des mérites de Proust que d'offrir, au cœur d'une histoire aussi singulière et personnelle que la sienne, des lois si universelles que chacun peut immanquablement et merveilleusement faire siennes. Si bien que, peut-être, la plus belle pensée de Proust, cet homme qui écrivit son œuvre couché dans sa chambre capitonnée de liège, se donne-t-elle ici, à chaque page, entre les lignes. À la manière d'une ironique réponse au célèbre « Pour vivre heureux, vivons cachés » de Jean-Pierre Claris de Florian, nul doute que Proust pourrait glisser à chacun de nous : « Pour vivre heureux, vivons couchés. »



QUI SOMMES-
NOUS ?

« Mais moi je ne suis que seul, et je ne profite des autres que dans la mesure où ils me font faire des découvertes en moi-même⁴ » écrivait Proust en 1916 à Emmanuel Berl, l'un de ses amis, en une formule qui pourrait servir d'éclairante devise à sa vision de l'homme. De fait, dans le sillage des moralistes du XVII^e siècle qu'il admirait tant, Proust consacre l'essentiel de ses réflexions au genre humain en général et à l'homme en proie à différentes passions en particulier. À travers le Narrateur d'*À la recherche du Temps perdu*, mais aussi bien dans sa correspondance privée, Proust va chercher à dresser, comme le clamait déjà La Rochefoucauld en son temps, le « portrait du cœur de l'homme ». Car « Qui sommes-nous ? » résonne comme la grande question qui traverse avec privilège la conscience proustienne.

De fait, recueillies au fil d'une existence tissée d'après expériences, les maximes de Proust dessinent, afin de répondre à cette interrogation sur l'identité, un vaste kaléidoscope de l'âme humaine. À la croisée de l'analyse sociale et de l'introspection la plus intime, Proust scrute, dissèque et expose sans fard les vertus les plus affirmées comme les vices les moins avouables de l'humanité. Se mettant en quête de découvrir la malice de chacun, Proust plaide, au plus profond de la douleur de son narrateur, pour une clairvoyance inédite de l'homme sur lui-même.

Loin de toute complaisance, chaque observation de Proust met à nu autant de lois fondatrices sur la nature psychologique de tout individu dont la plus remarquable consiste à souligner combien, pour nous-mêmes comme pour les autres, nous ne cessons d'être changeants et multiples. Selon Proust, l'homme ne peut parvenir à se connaître tant, instable par définition, il ne cesse d'échapper à lui-même à mesure pourtant qu'il tente de se saisir de

soi. En ce sens, qu'il s'agisse des personnalités de Marcel, d'Albertine ou du baron de Charlus, le moi ne se décline qu'au pluriel tant, au fil du temps et de ses ravages, l'homme est toujours un autre, ne parvenant jamais à faire corps avec lui-même. Chez Proust, l'homme s'éprouve irrévocablement comme un étranger à soi.

Dès lors, pour le romancier, à force d'obscurité et d'opacité de l'âme à elle-même, chaque homme semble comme pris au piège de soi. La réalité qui l'entoure ne cesse de lui échapper et exige de lui qu'il se serve de son imagination pour tenter de se figurer le monde mais aussi bien ceux qui l'entourent. Car, plus encore que tout, ce sont les autres hommes et les autres femmes qui se tiennent, quoi que l'homme fasse, comme autant d'énigmes dans sa vie. Pour Proust, le plus grand mystère de l'univers se tient en nous mais aussi tout à côté de nous.

Le constat de Proust se fait alors sans appel : l'homme est un être irrémédiablement seul, condamné à une indépassable et insurmontable solitude comme il le confiait à Emmanuel Berl. Rarement sans doute un moraliste aura-t-il jeté un regard aussi désespéré sur le genre humain.

*« Ce qui est important chez l'homme
ne peut arriver que malgré lui,
par l'action de quelque grande loi naturelle⁵ »*



« L'homme est cet être sans âge fixe, cet être qui a la faculté de redevenir en quelques secondes de beaucoup d'années plus jeune, et qui, entouré des parois du temps où il a vécu, y flotte, mais comme dans un bassin dont le niveau changerait constamment et le mettrait à la portée tantôt d'une époque, tantôt d'une autre⁶ »



« Nous ne sommes qu'une suite de petits flots que chacun ne voit pas au-delà de soi⁷ »



« Nous n'avons pas de notre propre corps, où affluent perpétuellement tant de malaises et de plaisirs, une silhouette aussi nette que celle d'un arbre, ou d'une maison, ou d'un passant⁸ »